Document generated on 07/11/2025 10:34 p.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Jules Verne au Canada

GÉRARD FABRE, *Les fables canadiennes de Jules Verne : discorde et concorde dans une autre Amérique*, Ottawa, Les presses de l'Université d'Ottawa, Collection Amérique française, 2018, 250 pages

Mathieu Thomas

Volume 13, Number 3, Summer 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/91132ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Thomas, M. (2019). Review of [Jules Verne au Canada / GÉRARD FABRE, *Les fables canadiennes de Jules Verne : discorde et concorde dans une autre Amérique*, Ottawa, Les presses de l'Université d'Ottawa, Collection Amérique française, 2018, 250 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *13*(3), 5–6.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

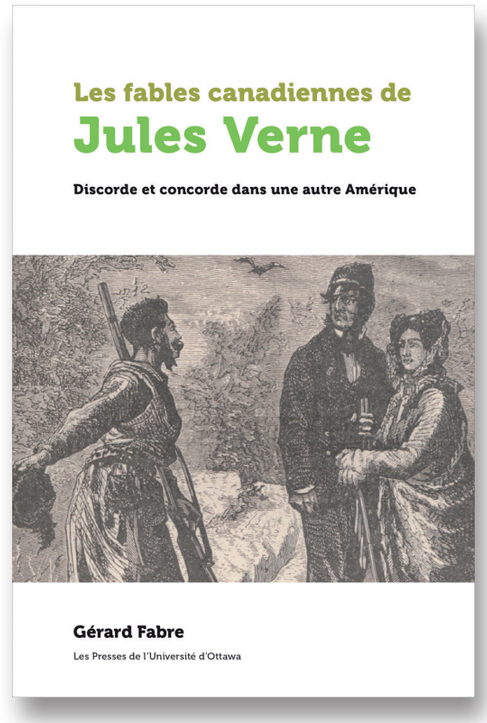
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jules Verne
au Canada

Mathieu Thomas
Bibliothécaire



Gérard Fabre
Les fables canadiennes de Jules Verne : discorde et concorde dans une autre Amérique
Ottawa, Les presses de l'Université d'Ottawa, Collection Amérique française, 2018, 250 pages

Pour bien des Québécois, le nom de Jules Verne évoque des souvenirs de lecture tout droit sortis de l'adolescence. Plusieurs se souviennent du *Tour du monde en quatre-vingts jours* comme le tout premier roman qu'ils aient lu, puisqu'imposé dans leur cours de français du secondaire. Pour d'autres, l'auteur rappelle le sous-marin Nautilus de *Vingt mille lieues sous les mers* (maintes fois adapté au cinéma), ou encore des histoires d'exploration de la lune ou des profondeurs de la Terre. À ce titre, Verne est considéré comme un des pères de la science-fiction. Et pourtant, lorsqu'on s'attarde à son imposante production littéraire, on remarque une part beaucoup plus importante de romans dits « géographiques », dans lesquels il campe l'action dans des contrées étrangères. Ainsi, on apprendra beaucoup sur les grands espaces de la Sibérie en lisant *Michel Strogoff*. De nature plutôt didactique, ces textes paraissaient d'abord sous forme de feuilleton dans un périodique destiné à la jeunesse, *Le magasin d'éducation et de récréation*.

Bien entendu, ce ne sont pas les 62 romans que Verne a fait paraître qui sont passés à l'histoire. Parmi ces œuvres méconnues, trois portent sur le Canada : *Le pays des fourrures* (1873), *Famille Sans-Nom* (1888) et le *Volcan d'or* (1906, à titre posthume). Ce sont ces trois romans que Gérard Fabre, sociologue et chercheur au CNRS, propose d'analyser dans son plus récent ouvrage paru aux Presses de l'Université d'Ottawa : *Les fables canadiennes de Jules Verne : discorde et concorde dans une autre Amérique*. Fabre, spécialiste de la question des échanges culturels entre la France et le Canada au XIXe siècle, a trouvé ici un sujet fécond. En effet, s'ils ont à présent sombré dans l'oubli, ces romans ont été largement lus à leur sortie, et en ce sens « ont joué un rôle majeur dans les représentations du Canada en France ». De plus, la comparaison de ces trois œuvres permet à l'auteur de constater une certaine évolution de la pensée de Verne relativement au Canada. Comment définir cette évolution, et surtout comment l'expliquer ? On le devine, *Les fables canadiennes de Jules Verne* est d'abord et avant tout un exercice d'histoire et d'analyse littéraire.

Commençons par régler la question du titre de l'étude : pourquoi Fabre use-t-il du terme *fables* ? Eh bien, tout simplement parce que Verne n'a pas vraiment visité le Canada, mis à part une brève escapade du côté des chutes du Niagara. Il ne connaît donc pas intimement son sujet, mais compense amplement ce manque d'expérience par une abondante documentation.

Verne n'a pas vraiment visité le Canada, mis à part une brève escapade du côté des chutes du Niagara. Il ne connaît donc pas intimement son sujet, mais compense amplement ce manque d'expérience par une abondante documentation.

La structure de l'ouvrage demeure somme toute assez linéaire. Le premier chapitre, qui aborde la « place du Canada dans la production vernienne », met la table pour ce qui va suivre. Fabre traite ensuite de chacun des trois romans dans des chapitres distincts, la seule digression se résumant à une brève discussion de la figure du « coureur des bois » (ou « voyageur ») dans la littérature française.

Le pays des fourrures, le premier des « romans canadiens » de Verne, présente justement cet archétype au public français, de par l'inclusion d'un personnage secondaire tout simplement appelé « voyageur canadien ». C'est un « brûlé », autrement dit un métis francophone, qui agit en tant que concurrent aux négociants en fourrure à l'œuvre dans le Nord-Ouest canadien. C'est là que se déroule l'intrigue, autour des années 1859-1860, alors que la Compagnie de la Baie d'Hudson commence à ressentir les effets de la concurrence. D'après Fabre, ce roman donne au lecteur l'impression d'un Canada « désuni », encore tiraillé par les vestiges des rivalités coloniales entre la France et l'Angleterre. Le plus grand mérite de Verne sera ici d'avoir su s'éloigner de ses influences (on pense à Washington Irving et, surtout, à James Fenimore Cooper) pour imaginer un récit américain plus original et complexe que celui généralement proposé aux lecteurs français de l'époque.

Cette image d'un Canada déchiré, Verne la décline de manière encore plus virulente dans son second « roman canadien », *Famille Sans-Nom*, qui prend pour cadre la rébellion de 1837. Son héros, Jean Sans-Nom, rachète l'honneur de sa famille en prenant fait et cause pour les Patriotes contre les autorités britanniques. Dans cette œuvre de nature plus historique (quoique riche en rebondissements de toutes sortes), Verne n'hésite pas à mettre en scène des personnages réels, tels Papineau, Chénier et Nelson. Le roman se fonde sur une recherche somme toute honnête, au premier chef les écrits de « locaux » tels François-Xavier Garneau et de Laurent-Olivier David. Tout comme dans *Le pays des fourrures*, le colonialisme britannique est ici pris pour cible ; Verne insiste sur les liens unissant les Patriotes à leurs alliés états-uniens.

Le volcan d'or, dernier titre de cette trilogie canadienne, présente moins d'intérêt, ne serait-ce que parce qu'il a été en grande partie réécrit par Michel Verne après le décès de son père (la version originale ne sera rendue accessible qu'en 1995). L'intrigue se déroule sur fond de ruée vers l'or du Klondike, dans les dernières années du XIXe siècle, alors que deux cousins quittent Montréal pour le Yukon. Dans la tradition vernienne, s'ensuivent de longues descriptions de ces étendues glacées, entrecoupées de descriptions des techniques d'extraction du fameux métal. Au-delà de la leçon de morale (Verne cite l'expression antique de Virgile *auri sacra fames*, « la soif maudite de l'or »), le roman se différencie des deux autres par un renversement de perspective face aux États-Unis : dans *Le volcan d'or*, l'adversaire n'est plus l'Empire britannique, mais bien le géant américain. Certes, le récit s'attarde aux litiges frontaliers concernant l'Alaska et le Yukon, censés représenter le caractère désormais plus expansionniste et dominateur de la politique des É.-U., mais il n'y a pas à chercher si loin ; le roman est en effet

suite à la page 6

suite de la page 5

truffé de références à ces « gueux d'Américains », à ces « butors du Texas », alcooliques et violents par nature, venus contester les *claims* aux courageux Canadiens.

Ce survol des intrigues des trois romans permet à Fabre de tirer certaines conclusions quant à la perspective qu'a Verne du Canada. Limitons-nous à en cibler trois.

La première, c'est que comme dans ses autres romans, Verne a tendance à utiliser ses personnages pour incarner des « types nationaux » (selon Fabre, c'est justement à cette époque que le roman moderne remplace la poésie comme moyen d'expression privilégié de la conscience des peuples). On a donc intérêt à examiner les héros et les méchants de ses histoires pour mieux comprendre sa vision des choses. De cette manière, le « voyageur canadien » du *Pays des fourrures*, un métis, a les allures d'un personnage gigogne : il a l'élégance et la vaillance d'un Français, la bravoure et l'insouciance d'un Canadien et l'aspect résolu d'un Américain. En appuyant les Patriotes, Jean Sans-Nom se trouve à laver l'affront commis par son traître de père ; Verne rappelle ainsi la faute historique commise par Louis XV, qui avait lâchement abandonné la Nouvelle-France. Comme l'explique Fabre, « la rédemption de son personnage principal, Jean Sans-Nom, est comparable, *mutatis mutandis*, à celle de la France moderne. Celle-ci peut retrouver sa dignité en faisant cause commune avec les habitants du Canada. » Enfin, Summy Skim, personnage principal du *Volcan d'or*, incarne par son seul nom le métissage harmonieux entre les éléments français et britannique du Canada : en effet, *sum* signifie « addition » et *skim*, « prendre la meilleure partie »…

Le second constat de Fabre, c'est qu'il nous faut prendre compte du contexte géopolitique de l'époque où ont été écrits les romans pour éclairer leurs *a priori*. Ainsi, *Le pays des fourrures* fut pensé à une période de contentieux colonial entre la France et la Grande-Bretagne. Le contexte d'écriture de *Famille Sans-Nom* est déjà différent : au cours des années 1880, les relations France-Québec connaissent un réchauffement (visite du premier ministre Chapleau à Paris, ouverture d'une représentation du Québec en France, etc.). C'est aussi le moment où tous ont encore le souvenir très frais de la défaite aux mains des Prussiens, lors de la guerre de 1870. Verne rappelle aux Alsaciens et aux Lorrains l'exemple de la Nouvelle-France : comme les Canadiens, ils ne doivent pas oublier la France. Quant au *Volcan d'or*, il fut rédigé à une époque de tensions croissantes avec l'Allemagne, préfigurant l'Entente cordiale à venir entre la France et la Grande-Bretagne. Pour l'anecdote, on ajoutera que Verne s'est attaqué à sa rédaction deux ans après le premier voyage en France du premier premier ministre canadien d'origine française, Wilfrid Laurier.

Enfin, l'ultime conclusion se rapporte à ce que Fabre appelle l'« évolution » de la pensée de Verne au sujet du triangle Canadiens français – Britanniques – Américains. On l'a vu, dans ses deux premiers romans l'auteur se montre critique du colonialisme britannique et prend parti pour une alliance entre « Canayens » et Américains. Comme le rappelle Jean Chesneaux, cité par Fabre :

> Le cas des Canadiens français permet à Jules Verne de donner libre cours, conjointement, aux deux pendants de sa pensée politique et sociale. En tant que Breton, catholique, conservateur, il se sent très proche des paysans du Québec. Mais les Canadiens chez qui Jules Verne retrouve des héritiers de l'ancienne France et de l'âme celte sont en même temps des gens qui défient l'ordre et la loi, la police et l'armée. Ce sont par ailleurs des amis de la jeune République américaine, c'est-à-dire de la société la plus moderne et la plus futuriste du XIXe siècle.

Et pourtant, avec *Le volcan d'or*, cette vision s'efface au profit d'une image d'un Canada pacifié, où l'hybridation des deux « races » autrefois rivales permet d'envisager l'avenir avec harmonie. Certes, la naissance du Dominion en 1867 a laissé entrevoir un recul du colonialisme britannique « à l'ancienne » ; si l'on conjugue ce développement à l'agressivité nouvelle du voisin américain, on peut en partie comprendre pourquoi Verne a changé son fusil d'épaule. Cela dit, on aurait souhaité un peu plus de recul de la part de Fabre, qui cache mal son enthousiasme face à cette image idéalisée du Canada. On ne peut s'empêcher de penser qu'il est véritablement séduit par cette vision tant il en vient à confondre les fantasmes du Jules Verne version *Volcan d'or* avec les siens, allant même jusqu'à conclure son livre par la phrase suivante : « Les malheurs des Canadiens français doivent se conjuguer désormais au passé : c'est en prophète de bonheur que Verne égrène ses fables canadiennes ».

On aurait souhaité un peu plus de recul de la part de Fabre, qui cache mal son enthousiasme face à cette image idéalisée du Canada. On ne peut s'empêcher de penser qu'il est véritablement séduit par cette vision tant il en vient à confondre les fantasmes du Jules Verne version *Volcan d'or* avec les siens, allant même jusqu'à conclure son livre par la phrase suivante : « Les malheurs des Canadiens français doivent se conjuguer désormais au passé : c'est en prophète de bonheur que Verne égrène ses fables canadiennes. ».

Qu'on ne se méprenne pas, ce bémol n'enlève rien à la pertinence de l'ensemble. *Les fables canadiennes de Jules Verne* demeure un ouvrage universitaire mélangeant avec bonheur considérations littéraires, politiques et historiques, le tout formant un assemblage fascinant et étonnamment accessible. À tout prendre, il peut nous donner envie de dénicher une vieille copie du *Pays des fourrures*, ou, avec un peu de chance, de la réédition de 1978 de *Famille Sans-Nom*. Dans une opération relevant à la fois de l'opportunisme commercial et de la récupération politique, on avait ajouté la mention « Pour le Québec libre » à la première de couverture : une fois de plus, la signification profonde d'un roman de Verne s'adaptait au contexte du moment. ❖

Dix numéros par an depuis 100 ans !

L'Action nationale. Mieux comprendre pour mieux agir.